

PRÉFACE D'UN AMI...

En réunissant, dans ce petit volume, quelques écrits d'Adhémar Schwitzguébel, nous avons voulu, nous qui fûmes ses amis et ses compagnons de lutte dans l'Internationale, mettre sous les yeux de la nouvelle génération ouvrière des vérités et des conseils qui ont gardé tout leur prix.

On pourra, en lisant ces opuscules, manifestes, rapports, articles, et aussi dialogues reproduisant avec une saisissante fidélité des scènes réelles de la vie ouvrière, suivre la pensée de notre camarade dans son évolution progressive, depuis le moment où, en 1869, il cherchait encore quelle était la meilleure tactique à suivre dans la lutte des salariés contre le patronat, jusqu'à celui où on le voit arriver à la claire conception de ce qu'on appelle aujourd'hui le «*syndicalisme révolutionnaire*».

Adhémar Schwitzguébel, né en 1844 au village de Sonvillier, dans le Val de Saint-Imier (1), en Suisse (canton de Berne), était le fils d'un petit patron graveur, qui appartenait au parti «*libéral*» (radical) et qui avait pris une part active aux luttes politiques de 1847-1848, puis des années qui suivirent. Le jeune Adhémar fit, dans l'atelier paternel, son apprentissage de graveur. Élevé dans les principes de son père, il s'intéressa de bonne heure aux affaires publiques, et partagea d'abord, comme nous tous, les illusions du patriotisme. Lorsqu'il dut commencer son service militaire dans la milice, en 1864, il y apporta au début un zèle et y fit preuve d'une intelligence qui lui tirent obtenir, dès l'âge de vingt-trois ans, le grade de sous-lieutenant d'infanterie. Mais la création des premières sections de l'Internationale en Suisse vint changer le cours de ses idées, et lui ouvrir un monde nouveau. Il fit partie de celle de Sonvillier dès sa fondation (mars 1866), et la représenta comme délégué au premier Congrès général de l'Internationale à Genève (septembre 1866). En 1868, il alla travailler quelque temps à Genève, où il eut l'occasion d'accroître le cercle de ses connaissances. En janvier 1869, il représenta au Congrès romand de Genève, où fut constituée la *Fédération romande*, la section du district de Courtelary (Val de Saint-Imier) puis, retourné à Sonvillier, il prit résolument parti dans la lutte engagée aux Montagnes contre l'influence du «*coullerysme*» ou pseudo-socialisme bourgeois et, au meeting historique du Crêt-du-Loche (30 mai 1869), dont il fut l'un des vice-présidents (l'autre était Auguste Spichiger), il apporta au socialisme collectiviste l'aide de sa parole réfléchie et convaincue. En septembre 1869, il prit part au quatrième Congrès général de l'Internationale, à Bâle, comme délégué des sections du district de Courtelary, et y vota, avec la presque unanimité des délégués, en faveur de la propriété collective. En mars 1870, il décida, par son influence, la *Société de secours mutuels des ouvriers graveurs et guillocheurs du Val de Saint-Imier*, dont il était membre (il travaillait comme ouvrier dans l'atelier de son père), à se transformer en société de résistance et à adhérer à l'Internationale et ce fut comme délégué de cette section et de la section de Granges (Soleure) qu'il vint au Congrès de la Chaux-de-Fonds du 4 avril 1870, où s'opéra la scission de la *Fédération romande* en majorité collectiviste et en minorité anti-collectiviste. Schwitzguébel, naturellement, fut avec les collectivistes, qui étaient l'élément révolutionnaire et qui voulaient substituer l'organisation fédérative des corps de métier et la lutte sur le terrain économique international par la grève, à l'organisation en parti politique cantonal et national et à la lutte sur le terrain électoral, que préconisaient leurs adversaires. Trois semaines avant, le 13 mars 1870, il assistait, à Lyon, à la grande assemblée ouvrière présidée par Varlin, où se réunirent des délégués de l'Internationale venus de diverses régions de la France.

Retracer en détail l'activité déployée par Schwitzguébel durant les dix années qui suivirent, ce serait raconter l'histoire de l'Internationale dans la Suisse française. Je me borne à rappeler la guerre de 1870, pendant laquelle il dut faire du service à la frontière dans un bataillon bernois; la Commune, dont le contre-coup se fit sentir jusque dans les montagnes du Jura (on sait qu'après la Commune il se rendit à Paris, au commencement de juillet 1871, pour y porter des passeports destinés aux proscrits); le Congrès de Sonvillier (12 novembre 1871), où fut fondée la *Fédération jurassienne*; le Congrès de la Haye (septembre 1872), où il fut délégué avec moi pour défendre les principes de l'autonomie et du fédéralisme contre les prétentions dictatoriales de certains membres du Conseil général de Londres; le second Congrès de Genève (septembre

(1) Sa famille est originaire d'une commune de la partie allemande du canton de Berne, Saanen (en français Gessenay), située dans une haute vallée des Alpes bernoises, la vallée supérieure de la Sarine (en allemand Saane).

1873), où l'Internationale fut réorganisée sans Conseil général; le second Congrès de Bruxelles (septembre 1874), où il représenta la *Fédération jurassienne*; la manifestation du 18 mars 1877, à Berne, où l'estime et l'amitié de tous l'avaient fait choisir pour porter le drapeau rouge. Il n'y eut presque pas un des nombreux Congrès de la Fédération jurassienne auxquels Schwitzguébel n'ait assisté et où il n'ait présenté quelque rapport, jusques et y compris le dernier, tenu à la Chaux-de-Fonds en 1880.

Dans ses *Mémoires*, Pierre Kropotkine a tracé un portrait d'Adhémar Schwitzguébel qui le montre tel qu'il fut dans ces belles et trop fugitives années: *«Il avait un don étonnant pour démêler les plus difficiles problèmes d'économie ou de politique, qu'il exposait, après y avoir longtemps réfléchi, du point de vue de l'ouvrier, sans rien leur enlever de leur sens le plus profond. Il était connu au loin à la ronde dans les Montagnes, et, parmi les ouvriers de tous pays qu'il avait eu l'occasion de rencontrer, il ne comptait que des amis».*

Adhémar Schwitzguébel s'était marié en 1873 avec une jeune ouvrière franc-comtoise qui travaillait à Sonvillier. Il fut bientôt chargé d'une nombreuse famille (il n'a pas eu moins de neuf enfants, dont huit sont vivants, sept filles et un garçon). A la mort de son père (en 1879), il eut à liquider une situation difficile et, aux prises avec les dures nécessités de l'existence, après avoir dépensé sans compter son énergie et son talent au service de la cause ouvrière, il connut, pendant de longues et tristes années, les angoisses de la misère. En 1889, il émigra de Sonvillier à Bienne, où un de ses amis, plus jeune, devenu chef d'atelier, consentit à l'embaucher comme ouvrier graveur, il finit par accepter, en 1891, le poste d'adjoint romand au secrétariat ouvrier suisse, pour lequel il fut désigné par le vote des sociétés ouvrières.

L'Internationale avait cessé d'exister depuis 1880, et le mouvement se trouva, dans les années qui suivirent, dévoyé et presque annihilé. Dès son arrivée à Bienne, Schwitzguébel reprit l'oeuvre de propagande qu'il avait dû interrompre: il fonda plusieurs associations ouvrières; et bientôt après il créa, avec quelques autres militants, la *Fédération ouvrière horlogère*, qui disparut après les grèves du Leberberg (Granges, Soleure) en 1895. Ses conceptions sociales d'avenir se rapprochaient maintenant de celles du socialiste belge De Paepe, notre ami depuis 1867 mais l'idée de l'organisation ouvrière tenait toujours la première place dans son esprit. Surtout, il recommandait de bien se garder de compromettre la solidarité qui doit relier en un faisceau tous les salariés, en voulant faire prévaloir telle ou telle idée théorique: il pensait que tous, sans distinction d'école, devaient s'unir sur le terrain commun de la lutte économique; il écrivait, en 1893, à un ami *«anarchiste»*, plus jeune, de Saint-Imier: *«Si nous parvenons à mettre debout la Fédération ouvrière horlogère, non seulement avec une minorité de syndiqués, ce qui est un fait acquis, mais avec l'immense majorité, avec l'unanimité des syndicats existants, une période nouvelle commencera dans le mouvement ouvrier de notre contrée. Ayons pour mot d'ordre: l'organisation ouvrière générale; les circonstances et la situation indiqueront logiquement la tactique à suivre».*

Épuisé avant l'âge par les fatigues et les soucis de la pénible existence qu'il avait menée dans les quinze dernières années, et atteint d'une maladie incurable, un cancer de l'estomac, Adhémar Schwitzguébel est mort à Bienne le 23 juillet 1895. Sa mémoire est restée chère à ses amis.

Ils ont désiré d'associer au beau mouvement de rénovation qui se manifeste depuis quelques années au sein des masses ouvrières des pays de l'Europe occidentale, en réimprimant quelques-unes des pages écrites par lui de 1869 à 1876. Nous espérons que nos camarades prendront plaisir à y retrouver les idées qui sont les leurs.

James GUILLAUME.
